



On s'abonne à Lyon,
Rue de la Préfecture, 2,
A L'ENTRESOL.

L'ENTR'ACTE paraît le Dimanche, et se vend
dans les Théâtres.

LES AVIS ET RÉCLAMATIONS
doivent être adressés franco au bureau
de L'ENTR'ACTE.



Pour 3 mois — 3 francs.

Un numéro avec dessin, — 25 c.
Sans dessin, — 15 c.

PRIX DES INSERTIONS :
25 centimes la ligne. — On traitera de gré à gré
pour les annonces d'une certaine étendue.

L'ENTR'ACTE,

Gazette des Salons et des Théâtres.

DESSINS DE MODES, GROQUIS, PORTRAITS D'ARTISTES.

BIOGRAPHIE.

Jules Lambert.

Les notices biographiques disent ordinairement trop de choses ou n'en disent pas assez ; elles pèchent par l'exagération ou l'insuffisance, et comme nous ne voulons pas encourir ces reproches, nous nous bornerons à faire à nos abonnés le récit succinct de la vie de M. Jules Lambert.

Jules Lambert, né en 1804 à Paris, est fils d'un marchand de draps. En 1824 il était peintre sur émail, et il avait acquis même une réputation méritée, mais l'application soutenue qu'exigeait ce travail lui affaiblit tellement la vue qu'il abandonna ce métier pour se livrer tout entier à l'art théâtral. Il fit ses premiers pas dans la tragédie et dans la comédie, chez MM. Seveste, directeurs des théâtres de la banlieue de Paris.

De la banlieue il partit pour Boulogne-sur-Mer. Là, à force de déclamer les vers de Racine et de Corneille, il s'aperçut qu'il possédait une assez belle voix de basse. Le directeur de Boulogne l'emmena donc à Amiens en qualité de deuxième basse ; d'Amiens il passa à Amsterdam, où il tint cet emploi pendant sept années, à la grande satisfaction du public.

Jules Lambert, dont les Lyonnais ont apprécié le mérite et le zèle dans plusieurs rôles importants de première basse, reste à Lyon l'année prochaine pour y tenir l'emploi de deuxième basse.

Nous n'avons qu'à féliciter l'administration de ce choix, qui ne peut manquer de plaire au public.

Poésie Positive.

A Madame ***.

Nul ne sait son doux nom, nul ne sait que je l'aime ;
Délicieux mystère ! elle ignore elle-même
Cet amour violent qui me fait tressaillir
En écrivant ce soir ces paroles pour elle. —
C'est un amour si grand qu'il faut l'ensevelir
Au fond du cœur, et puis penser qu'elle est si frêle
Qu'un baiser la tuerait. — Oh ! seulement la voir
Une fois tous les jours pendant une seconde,
De ma bouche effleurer sa belle tête blonde
Qui penche mollement comme pour recevoir
Un baiser d'ange ! — Avoir mon front sur sa poitrine,
Et me taire, et nourrir une extase divine,
Et ne pas savoir si l'on vit, ou si l'on meurt,
Si l'on est au ciel, ou si l'on a ce bonheur
Sur terre ! — C'est qu'elle a la poitrine si blanche
Qu'on voudrait dormir là, comme sur une branche

Dort l'oiseau dans son nid. — Et, voyez-vous, ses yeux
Sont aussi purs vraiment, aussi chastes que ceux
Des colombes, ainsi qu'on dit dans le cantique
De la Sulamite. — Oh ! jamais la nymphe antique
N'eut ces contours si fins, si suaves, si doux. —
La statuaire enfin, pas même Michel-Ange,
N'a pu faire un chef-d'œuvre aussi beau. — C'est un ange,
Vous voyez bien, qu'il faut adorer à genoux ;
C'est un dieu ! — Pourquoi donc es-tu mort, Praxitèle ? —
Je n'hésiterais pas à me damner pour elle
Si l'enfer n'était pas une dérision. —
Dites-moi maintenant si cette passion
Qu'on appelle l'amour ne paraît pas sublime
A vos yeux, à vous tous hommes froids, et n'imprime
En vos cœurs du respect pour elle et de la foi. —
Oh ! non, l'amour n'est pas régi par une loi !
On me permettra bien de l'aimer cette femme !
D'ailleurs, je ne veux pas qu'elle le sache. — Et puis
Comprendra-t-elle aussi cette extase de l'âme,
Cette fièvre d'amour qui vous donne des nuits
Sans sommeil, et des jours où le cœur plein d'alarmes
Vous faillit, tant il est brûlé d'ardentes larmes ?
Comprendra-t-elle aussi cette virginité
D'un amour qui se tait et qui vit d'espérance,
Et qui laisse à son cœur sa robe d'innocence ? —
Non, sans doute. — Elle sait le prix de sa beauté ;
Elle sait, par malheur, qu'à tous elle doit plaire,
Et de ses longs regards connaît trop le pouvoir ;
Elle est femme, partant et coquette et légère. —
Pardon, mesdames, c'est la faute du miroir. —
Et puis je crois vraiment qu'elle est insoucieuse
En amour, et peut-être un peu capricieuse. —
Allons, il ne faut pas regarder de trop près
Les choses que l'on aime ; on s'en repent après.

JOACHIM DUFLLOT.

Janvier 1839.

Exposition de la Société des Amis des Arts.

— TROISIÈME ANNÉE. —

(Premier Article.)

Il est dans la nature des innovations les plus heureuses, des améliorations les plus opportunes, de susciter à leur naissance et sur leurs pas une nuée de critiques, de détracteurs, d'antagonistes de toute espèce, de toute importance, chacun, dans sa sphère, plus ou moins infaillible dans un art incompris, dans l'art si difficile de la critique.

N'est-ce pas là l'éternelle réalisation de l'apologue spirituel du vieux fabuliste, du bonhomme La Fontaine :

On ne peut contenter tout le monde et son père ?

Et vraiment l'adage a raison dans toutes choses, en tout temps, à tout propos, et en France plus souvent que partout ailleurs...

Ne soyons donc pas étonnés de voir et d'entendre des hommes d'ailleurs fort graves et fort importants se montrer tout aussi effarouchés, presque aussi grièvement blessés de l'existence, parmi eux, d'une association pacifique, créée dans un but utile et progressif, comme un louable encouragement donné aux arts et aux artistes, qu'ils le seraient de la création, à leur porte, d'un club d'anarchistes, ou d'une chaire de cynisme et d'immoralité transcendante.

Ne soyons plus étonnés, vous disais-je, d'entendre quelques esprits fâcheux ou irréflectifs se plaindre avec amertume de l'inutilité, de la stérilité des essais, des tentatives et des encouragements de la Société des Amis des Arts. Pour ces esprits, pour ces critiques, pour ces fâcheux, fissiez-vous des merveilles, vous seriez encore, et sous un prétexte quelconque, coupable de faiblesse et blâmable sous plusieurs chefs; bienheureux encore si tel article formidable du code criminel n'était pas appliqué publiquement à votre crime de lèse-justice, ce qui signifie bien un peu parfois crime de lèse-camaraderie.

Il y a loin pourtant de ces réflexions préliminaires indispensables, à un optimisme aveugle, à une admiration frénétique de notre part, pour tous les faits et gestes, pour le passé et le présent de notre société des Amis des Arts.

Nous croyons même que si elle a donné dans sa commission des preuves de zèle, de goût et de sympathie éclairée pour les artistes et les progrès de l'art, il lui reste de plus louables efforts à tenter, un but plus élevé à atteindre.

Peut-être s'est-il glissé trop souvent parmi les membres de la commission des Amis des Arts (et nous voulons le croire à leur insu) un esprit étroit de camaraderie, d'égoïsme et de parcimonie bourgeoise, type incarné de l'esprit artiste et littéraire provincial.

Nous ne hasardons qu'avec une grande réserve ces reproches qui ne nous semblent pas mérités sur tous les points, mais auxquels la commission des Amis des Arts a donné (involontairement sans doute) prise plus d'une fois.

Mais, pour Dieu ! Messieurs nos Mécènes lyonnais, vous que j'ai absous plus d'une fois, de si grand cœur, de tant d'absurdes griefs que j'ai disculpés avec la meilleure volonté du monde, de tant d'accusations ridicules si elles n'étaient lâches ou perfides; pour Dieu ! Messieurs nos *Forbins*, nos *Tailors* nouveaux, gardons-nous, s'il est possible, de prétendre à l'infailibilité de notre jugement et à une supériorité incomparable de goût.

Evitons, de grâce, qu'on ne nous fasse penser, encore moins qu'on nous fasse dire avec la sempiternelle devise de tous les camarades passés, présents et futurs, que nul n'a de l'esprit que nous et nos amis. Et puisque nous tenons notre puissance et un noble patronage de l'élection, ce grand ressort de tous les pouvoirs modernes, n'oublions pas un instant que nous devons reporter sur l'intérêt de tous ce que nous devons au suffrage de tous.

Maintenant notre tâche devient douce et facile; ainsi, nous avouons tout d'abord que, moins saillante, moins *clinquante* (qu'on nous passe le mot) pour les yeux du vulgaire que les expositions précédentes, celle de 1839 nous semble renfermer des œuvres plus achevées, des productions plus sévères que les expositions des deux premières années. Les grandes toiles, les cadres immenses sont beaucoup plus rares; mais en revanche les peintures larges, les œuvres de réflexion et d'étude y sont, à nos yeux toujours, plus abondantes. Les célébrités les plus chères au monde artiste sont aussi représentées dans le salon de 1839 avec un éclat sinon plus brillant, au moins par un nombre plus imposant que dans les salons des deux années écoulées.

Cet empressement des peintres les plus justement estimés à Paris et à l'étranger, cet empressement d'une foule d'artistes en renom à répondre au troisième appel de notre société est d'un augure favorable pour son avenir et sa prospérité. En effet, notre association d'artistes, ou plutôt d'amateurs des arts, arrivée, selon l'expression d'un spirituel docteur de nos amis, à son âge critique, notre association artistique, la société des Amis des Arts, nous semble devoir bientôt reflourir d'un nouveau lustre et rajeunir, forte de son passé, plus forte surtout de ses espérances et de ses nombreux éléments de réussite.

La société des Amis des Arts vivra donc, et vivra, nous l'espérons, long-temps encore, grâce à l'appui et au concours de tous les hommes dévoués à une pensée noble et généreuse, celle de l'affranchissement de la province des entraves humiliantes de la centralisation parisienne.

Nous ne pouvons entrer dans de grands développements, ni nous li-

vrer à une critique minutieuse sur le nombre assez grand encore, il nous semble, de productions médiocres qui ont obtenu les honneurs de l'exposition, l'honneur, entendez-vous bien ? d'être montrées au doigt et désignées par toutes les qualifications moqueuses et incisives, par les sarcasmes parfois si caractéristiques de l'éloquence *rapinière*. Cette tâche, outre qu'elle nous paraît bien lourde pour notre inexpérience, cette tâche répugne aussi à nos habitudes de critique bienveillante et inoffensive. Ainsi, nous laissons volontiers à des esprits plus fiers, plus courageux et plus habiles, sans contredit, que nous, si novice dans ce dur métier; nous laissons à d'autres cette arme si redoutée et si dangereuse du critique, cette arme qui blesse parfois jusqu'aux mains expérimentées qui s'en servent.

Maintenant entrons en toute hâte dans notre examen dont ce préambule inévitable nous a trop long-temps éloigné.

Sous le n° 316 est exposé un tableau de M. Horace Vernet, représentant une *Scène de contrebandiers*. Ce tableau, dessiné par une main de maître, nous semble devoir une grande partie de l'intérêt qu'il inspire et de l'effet qu'il produit au nom déjà plus qu'euphonique qui l'a signé.

Le n° 304, un *Episode du Sac de Rome en 1527*, par Schnetz, est un tableau qui mérite, il nous semble, les éloges unanimes que les hommes d'art lui ont donnés. Tout est simple, tout est calme, tout est vrai dans cette production sage et consciencieuse, où le charlatanisme et les petites ruses du métier ne sont entrés pour rien.

La *Duègne en défaut*, par de Rudder, n° 293, est une charmante petite toile dont la commission a eu la bonne idée de faire l'achat.

Mais une œuvre trop peu appréciée du plus grand nombre, une œuvre qui cependant décèle les qualités les plus précieuses et tous les dons si rares qui font le véritable peintre, c'est le tableau exposé sous le n° 269, l'*Emigration des religieux de la Trappe*, tableau dû au talent déjà plein de virilité et de souplesse de M. Perlet, notre compatriote. Cette production sérieuse et achevée, que les journaux de Paris louèrent beaucoup l'an passé, n'est peut-être pas comprise par tous nos critiques et nos juges de province. — Tant pis pour leur goût et pour leur superbe admiration.

En revanche, la foule admire avec un étourdissant concert d'éloges une *Chasse aux loups* de Duval Le Camus, tableau exposé sous le n° 114, et que nous regrettons de ne pas voir acquis par la société; nous avons aussi entendu louer beaucoup les beaux paysages de MM. Hostein et Huot, et pour notre compte nous regrettons sincèrement que la ville ou la commission de la société n'ait pas pensé à faire l'acquisition du *Grand Paysage* portant le n° 190, qui serait si digne de figurer parmi les plus précieuses toiles de notre musée.

On a préféré acquérir le *Naufrage de Virginie*, par M. Isabey, n° 199, qui est une page lugubre et sombre, une scène de mélodrame encadrée dans une mer bleue, dans un ciel noir et orageux, le tout animé par une femme morte et un gigantesque vautour, ce qui ne donne qu'un aspect sinistre aux beautés d'un ordre élevé que les connaisseurs remarquent pourtant dans ce grand tableau d'un grand maître.

Pour mon compte, je préférerais beaucoup comme lot les *Chevaux de halage* ou l'*Equipage de rivière*, par M. Dubuisson; ce tableau, portant le n° 101, est, sans conteste, la plus heureuse et la plus unanimement approuvée, de celles faites cette année par la commission. M. Dubuisson peint les animaux comme un petit nombre de peintres (et même des plus en renom) savent peindre et dessiner.

Enfin, en tête des paysagistes les plus remarquables du salon, nous citerons les noms de MM. Guindrand, Leymarie, Fonville, nos compatriotes; ceux de MM. Thuillier, Mercey, de Grailly et Lanoue, dont les compositions sont l'objet de l'attention et des éloges (sinon des observations) du plus grand nombre des visiteurs.

Au moment de clore cette revue trop rapide, nous nous reconnaissons coupable de plusieurs oublis involontaires que notre impartialité nous fait un devoir de réparer. Ainsi nous avons omis de parler des *Troupeaux* et des *Paysages* de M. Duclaux, devant lesquels nous avons vu s'arrêter souvent un cercle animé d'artistes et d'amateurs distingués, ainsi que devant la grande toile de M. Genod, la *Fête du grand-père*.

Nous signalerons encore à la hâte à nos lecteurs les charmantes statuettes de MM. Barre, Dantan, etc., la *Bacchante endormie* de M. Foyatier.

Nous voulions bien leur dire aussi notre mot sur les fleurs de M. de St-Jean, sur les portraits de MM. Chabanne, Dupré et autres; mais notre imprimeur est de fort mauvaise humeur; il se plaint de nos lenteurs, et nous force de terminer cet article en saluant de nos éloges et de nos encouragements sincères MM. Bonirote, Auguste Flandrin,

Compte-Calix', ces jeunes peintres lyonnais, qui nous semblent donner le plus d'espérances à la peinture lyonnaise et à tous les amis de l'art.

Le portrait de M. le marquis de M***, par le jeune Reuille, est certainement une œuvre remarquable, une production sage et consciencieuse ; les chairs en sont bien, les tons et la pose sont naturels ; mais un de nos amis dont la raison est, dit-on, à cette heure, en grand danger, car chaque jour il fait une station de quelques heures devant la femme au voile noir, la belle sénora si agaçante, si voluptueusement belle de M. Court ; un de nos amis, peu compétent, je l'avoue, mais fort épris de cette tête d'Espagnole si ravissante, aux regards si pénétrants, aux cheveux si noirs ; notre ami prétend qu'il n'est rien au-dessus des portraits de femmes de M. Court. — Chacun son goût et son avis. — Je l'ai dit plus haut,

On ne peut contenter tout le monde et son père.

REVUE DE LA SEMAINE.

Grand-Théâtre.

RENTREE DE SIRAN. — LA JUIVE. — LES HUGUENOTS.

Le grand opéra nous est enfin revenu avec notre premier ténor, et avec eux la foule et les bravos. Notre première scène s'est repeuplée de ces armées de héros, de guerriers, de grands seigneurs, de prélats, de dames d'atours, de varlets et de pages. Rien n'a manqué à ces deux solennités si impatiemment attendues. Il y avait foule mardi pour applaudir Eléazar-Siran, et vendredi encore foule pour saluer de nouveaux applaudissements Raoul-Siran.

Certes, notre ténor doit être flatté d'un pareil accueil, qui honore à la fois et nos dilettanti et l'artiste si remarquable auquel il est décerné. La reprise de *la Juive*, de cette partition si hors de ligne du jeune maestro Halévy, avait pour tous un attrait de nouveauté. Aussi la salle du Grand-Théâtre était-elle comble.

Des acclamations bruyantes, des bravos étourdissants ont accueilli l'entrée en scène de M. Siran, qui a justifié pendant toute la durée de l'ouvrage ces unanimes suffrages. Jamais en effet Siran n'avait dit avec plus d'entraînement, plus de passion, plus de *brio* que mardi soir, le final du deuxième acte : *Anathème* !

Mme Minoret dans le rôle de Rachel, si bien approprié à ses moyens, à sa voix et à sa magnifique personne, a été aussi souvent applaudie, et c'était justice. Mlle Joly, MM. Lesbros, Gustave Blès, Vernet ont également été, chacun dans son rôle, dignes d'éloges ; et le public juste et reconnaissant le leur a souvent prouvé.

Une ère nouvelle de succès et d'admiration est donc promise à *la Juive*, cet œuvre si belle, si complète, qu'il faut entendre plusieurs fois pour la bien comprendre.

Pour être justes avec tout le monde, disons que les premiers sujets du ballet, MM. et Mmes des chœurs ont tous, dans leur emploi, contribué à l'éclat de la représentation de cet opéra qui ne peut manquer d'attirer long-temps encore le public. En fidèle historien, disons encore que la reprise des *Huguenots* avait attiré une foule moins nombreuse que celle accourue pour applaudir *la Juive* et son juif si dramatique, ses pompes et ses fêtes si éblouissantes.

Cependant il y avait chambrée complète vendredi soir, et une société brillante et choisie a prodigué au chef-d'œuvre de Meyerbeer et à ses interprètes si dignes, Mmes Minoret et Joly, MM. Lesbros, Gustave Blès et Padrès, les mêmes bravos et des marques semblables d'admiration que ceux obtenus la veille par l'œuvre d'Halévy.

Enfin le parterre, qu'on n'accusera pas de trop gâter les talents qu'il aime et apprécie, le public entier a, à la chute du rideau, redemandé avec des acclamations unanimes de satisfaction Eléazar et Rachel, Mme Minoret et M. Siran, qui ont été forcés de se rendre à cette marque, si flatteuse pour leur talent, de l'admiration et du contentement des spectateurs.

En terminant, nous le répétons, une ère de prospérité et de succès va s'ouvrir pour le Grand-Théâtre avec *la Juive*, les *Huguenots* et tous les autres grands ouvrages du répertoire.

X. X.

Gymnase.

Le drame intime n'a jamais eu le privilège d'attirer la foule au Gymnase, et cela se conçoit facilement. Il faut au public de ce théâtre des émotions fortes et saisissantes, des tableaux chargés en couleur, des costumes éclatants, de brillantes épées et de bons poignards de Tolède ; avec cela quelques grands mots à effet, quelques phrases bien sonnantes, et vous aurez un succès, et un succès d'argent.

Quant aux douleurs de famille, aux tableaux d'intérieur, qui dé-

roulent à nos yeux les mœurs bourgeoises de notre époque, ils n'obtiendront jamais de grands succès, et s'ils sont compris de quelques-uns, ils ne feront jamais courir la foule. Voilà pourquoi la soirée de mercredi a été peu fructueuse pour le bénéficiaire. Cependant la pièce de M. Mallefille est un ouvrage bien écrit, un peu froid peut-être, et mal charpenté, mais où brillent quelques beautés de premier ordre.

Randal est un type heureusement créé, et Alexandre a su bien comprendre et bien faire ressortir les nuances si différentes de ce rôle.

Les souffrances de l'homme politique, les chagrins de l'époux, et le désespoir du mari abandonné et trahi, toutes ces passions, tous ces contrastes se sont tour à tour reflétés sur son visage.

Nous répéterons le même éloge pour Casimir qui, dans le rôle ingrat et difficile d'Edmond, a mérité d'unanimes applaudissements. Mme Josse en a eu aussi sa part, et le public s'est montré juste envers elle.

Malgré quelques longueurs, ce drame aura du succès, mais il fera peu d'argent.

Un coup de vent a fait échouer, pour ne pas dire sombrer, *Plock le Pêcheur*. Nous recommandons ce vaudeville à la société du sauvetage littéraire.

La Demoiselle majeure a réussi. Cette pièce est fort drôle quoique un peu décolletée (passez-moi l'expression).

Un M. de Boisjolin possède une nièce qui, ne trouvant pas d'épouseurs, imagine de faire passer son oncle pour son mari, et de voyager avec lui à la recherche d'un véritable époux.

Grâce à cette idée originale, les galants, qui fuyaient la vieille fille, assiègent la jeune femme, qui bientôt n'a plus que l'embarras du choix. Un M. Octave lui paraît bien tendre et bien pressant. Elle tente l'aventure, mais en apprenant la vérité l'enthousiasme du jeune homme redescend à quinze degrés au-dessous de zéro. Quelle fatalité !

Heureusement il y a encore un autre amoureux, M. Verdellet (on est prié de ne pas le confondre avec notre jeune premier) ; celui-ci veut épouser à outrance et il épouse. Quel bonheur !

La vieille fille est heureuse, l'oncle se frotte les mains, et tout le monde chante un chœur final. Mme Adam est une demoiselle majeure fort agaçante ; ce rôle est une charmante création de plus à ajouter à tant d'autres.

Isidore a joué Verdellet avec beaucoup de verve, et Cécicourt a, selon son habitude, déridé les plus froids visages. Mentionnons aussi Mme Mercier et M. Leroy, qui ont concouru à la réussite de la pièce, qui, bien jouée par tous, a obtenu un véritable succès.

Modes.

Les hommes... eh ! mon Dieu ! si je ne me suis pas encore occupé d'eux d'une manière spéciale, si je n'ai pas encore analysé leur toilette, si je n'en ai pas discuté chaque détail, qu'ils ne m'en veuillent pas. Ce n'est ni oubli ni dédain de ma part ; les femmes, outre que leur costume est plus varié, méritaient à tous égards la préférence. Mais je reconnais que je dois, pour être consciencieux et complet dans mon œuvre, traiter les hommes à l'égal des femmes, le rang à part, et dire ceux comme celles qui se distinguent par leur bon goût et leur élégance.

Que les *merveilleux* ne soient donc pas fâchés contre moi de ce retard, bien indépendant de ma volonté. S'ils savaient avec quel soin, avec quelle sollicitude j'évite ce qui peut déplaire, ce qui peut froisser l'amour-propre ! Je tiens trop à ma tranquillité, au calme de ma vie, pour m'exposer à des reproches ; et il n'a fallu rien moins que les vives instances d'un ami pour me décider à quitter de temps en temps, pour vous, mes chers lecteurs, mon délicieux fauteuil à la Voltaire, où je passe une grande partie de mes journées à rêver. Mon Dieu ! que ne suis-je né en Orient ! Là, on sait si bien ne rien faire !

Mais puisque dans ce maudit pays il faut, quoi qu'on en ait, faire quelque chose, voyons, messieurs les merveilleux, que je vous fasse poser devant moi. Votre coiffure d'abord. S'est-elle modifiée depuis l'hiver dernier ? Non. Vos cheveux sont toujours séparés par une ligne au-dessus de l'œil gauche et retombent en grosses boucles de chaque côté de la tête.

Quelques lions laissent pourtant au-dessus du front quelques boucles qui forment une espèce de toupet. Il est fâcheux que lorsqu'une mode se déclare, tout le monde l'adopte sans discernement. Ce genre de coiffure ne va bien qu'à peu de personnes. Moi je voudrais que le coiffeur comme le chapelier fussent assez habiles pour varier les formes d'après la figure et ne pas coiffer de la même manière deux têtes qui ne se ressemblent pas. Mais où trouver des coiffeurs et des chapeliers artistes ? Je n'en connais point à Lyon.

Au bal de M. ... sans contredit le plus beau bal qu'on ait donné cet hiver, soit par le luxe des rafraîchissements, soit par la variété et la fraîcheur des toilettes, parmi lesquelles j'ai remarqué celles de Mmes C... et R..., j'ai vu un beau jeune homme blond qui, dit-on, nous est venu du Midi, et à qui cette coiffure va parfaitement bien. Puis il a une belle chevelure et il se met toujours avec beaucoup d'élégance. C'est un de nos plus beaux lions, et plus d'un parmi vous l'aura remarqué sans doute aussi, car il est de tous les bals, de toutes les fêtes.

La longueur des matières nous force à renvoyer la suite au prochain numéro.

Une jolie nouveauté pour robes, et qui aura un grand succès cet hiver, c'est la gaze anglaise brodée, à palmettes rouges ou bleues. Je ne sais rien de mieux, pour une blonde, qu'une robe de gaze anglaise à palmettes bleues de ciel avec une parure de turquoises, et à palmettes rouges avec une parure de corail, pour une brune. Presque toutes les robes sont faites à pointe, et quelquefois même avec exagération, ce qui ôte à la robe presque toute sa grâce en grossissant la taille; mais on y remédie par de gracieux paniers. Oui, mesdames, comme je vous le disais, les paniers ont repris faveur.

CAUSERIES.

Vendredi prochain, la première représentation du *Pied de Mouton*, pièce-féerie à grand spectacle, et lundi 28, la seconde représentation de cet ouvrage sera donnée au bénéfice de M. Noblecourt. Outre cette pièce, le bénéficiaire en a choisi une autre, intitulée *les Coulisses, ou l'Intérieur d'un Théâtre*, vaudeville dont la vogue à Paris va toujours croissant. La composition de ce spectacle ne peut manquer d'attirer la foule. A lundi donc.

— Le coiffeur Delignou, dont tous les élégants de la capitale ont pu éprouver le talent plein de grâce et d'originalité, vient d'être étouffé par un ours qu'il avait fait venir de Suisse et dont la graisse devait lui servir à composer ses pommades.

— Nous avons toujours mis de l'empressement à faire connaître à nos lecteurs les améliorations, de quelque nature qu'elles soient; celle que nous leur signalons aujourd'hui sera justement appréciée par eux. M. Nourtier, libraire, rue de la Préfecture, 6, vient de joindre à sa

librairie un cabinet de lecture qui, par ses relations avec Paris, offrira toujours à ses abonnés les nouveautés les plus récentes que publie la capitale. Indépendamment de cet avantage, il sera offert en prime un ouvrage de la valeur de 10 fr. à tout abonné qui souscrira pour un an. C'est une combinaison qui diminue considérablement le prix de la location des livres et dont nous devons féliciter M. Nourtier.

— Un malheur vient de frapper le théâtre des Variétés, à Paris, dans la personne du meilleur acteur de sa troupe: Vernet est atteint d'une maladie dont la guérison paraît fort éloignée et qui l'obligera, aussitôt qu'il pourra être transporté sans danger, à aller respirer l'air de l'Italie.

— Les dilettanti de notre ville apprendront avec plaisir que M. Cherblanc, l'excellent violon que nous aimons tant à applaudir, se dispose à donner prochainement un concert dans lequel on entendra une symphonie de Beethoven, qui n'a pas encore été exécutée à Lyon, et l'ouverture de *Marguerite d'Anjou* si impatiemment attendue.

— Le bruit s'est répandu hier à Lyon que le bâtiment qu'avaient choisi M. et Mme Sallard, pour faire leur traversée à l'île Bourbon, a fait naufrage, et que le plus grand nombre des passagers a péri.

Charade.

Ne penche pas ainsi vers le rivage,
Charmante enfant, le premier si joli:
Tu pourrais choir en glissant sur la plage;
Le fleuve enflé va sortir de son lit. —
Viens donc! — Je vois monter après ta robe
Un laid second, de cornes hérissé;
Ah! sous tes pieds voilà qu'il se dérobe.
Regarde un peu. — Tiens, tu l'as écrasé.
Et cependant mon entier, jeune Adèle,
Te reproduit cet insecte expirant;
Quand tu liras l'histoire naturelle,
Tu trouveras second, et tout, vivant.

Le mot de la dernière charade est *mer-veille*.

VERGNIOLE, rédacteur-gérant.

LYON. — IMPRIMERIE DE BOURSY FILS, RUE DE LA POULLAILLERIE, 49.

DRAGÉES ARABIQES,

ou

Tablettes adoucissantes et pectorales,

De ROMAN, pharmacien, rue du Plat, 13, à Lyon.

Cette préparation, d'un goût infiniment agréable et balsamique, n'a rien qui ressemble à un médicament. C'est un bonbon d'une qualité suave et parfaite, employé avec le plus grand succès pour la guérison des Rhumes, Toux, Asthmes, Catarrhes, Phthisies, Coqueluches, Enrouements, et toutes affections de poitrine. — On en prend cinq ou six dans la journée, et deux ou trois dans la nuit. Elle calme la Toux par enchantement, divise les glaires et fortifie l'estomac. — PRIX: 1 F. 25 C. LA BOITE.

Dépôt place des Terreaux, à l'ancienne maison Vericet.

AUX DEUX JUMEAUX,

— 41 — Galerie de l'Argue, 44, 46, 48 et 50.

Ancienne Maison VUILLERMET.

MICHEL ET BERTHE, DE PARIS,

Successeurs.

Assortiment considérable d'habillements pour hiver. — Spécialités pour manteaux, redingotes, alpagas, paletots et robes de chambre. — Habillement complet et de commande rendu en 40 heures.

COSTUMES DE BAL,

Place des Terreaux, 1, au 4me.

Mme CHEVALIER tient toujours un assortiment de Costumes de bal très-élégants et très-variés; les amateurs de travestissements trouveront chez elle de quoi satisfaire tous leurs goûts.

BALS MASQUÉS.

PINTARD, limonadier, tenant la buvette du Grand-Théâtre, a l'honneur d'informer le public qu'on trouvera chez lui, pendant tous les bals, toutes sortes de Rafrâichissements en première qualité, et des Soupers chauds et froids aux prix les plus modérés. — Vins fins et vin de Champagne de premier choix.

COAK DU GAZ

(Qu'il ne faut pas confondre avec ceux de Saint-Etienne et de Rive-de-Gier).

Le sieur RIGOLLET, voulant faire connaître l'agrément et l'économie de ce combustible, prévient les personnes qui en voudront faire l'essai, qu'à compter de ce jour, il le livrera à 3 fr. 25 c. les cent kilogrammes, ou à 1 fr. 15 c. la benne, rendu à destination, au lieu de 3 fr. 50 c. qu'il a toujours été payé. — Pris à l'usine, 3 fr. les cent kilogrammes.

Deux boîtes destinées à recevoir les demandes sont placées, l'une rue des Célestins, 5, et l'autre place des Terreaux, dans l'allée du café Grand.

HÔTEL D'AVIGNON,

Grande rue Mercière, no 56, au fond de l'allée, vis-à-vis la rue Thomassin.

On loue des chambres au jour et au mois.

A toute heure, dîners à 1 f. 25 c. et au-dessus, ou à la carte.

A VENDRE.

VINS de Champagne et de Bordeaux, EAUX-DE-VIE vieilles de Cognac et d'Armagnac, RHUM de la Jamaïque, etc.

S'adresser à la Maison de correspondance, rue de Bourbon, 39, au 2e, la porte à droite.

BOISSON, RESTAURATEUR,

Rue Sainte-Marie-des-Terreaux,

A l'honneur d'informer le public qu'il tient à la disposition des sociétés particulières de jolis salons fraîchement décorés, dans lesquels il servira des soupers à tous prix. Les soins qu'il apportera dans le service, et l'agrément du local dont il peut disposer, lui permettent d'espérer que les amateurs lui continueront une bienveillance qu'il fera tous ses efforts pour mériter de plus en plus. Il vient, à cet effet, de faire de nouveaux assortiments de vins fins en toutes qualités et en premier choix, et peut offrir à ceux qui l'honoreront de leur confiance tout ce qu'il a de plus recherché en primeurs, gibier, marée, terrines et pâtés de Strasbourg, etc.

A la Reine des Tillands.

COSTUMES ET DOMINOS NEUFS,

Chez HENRY, Coiffeur,

Galerie de l'Argue, escalier C, à l'entresol.

Le sieur RAMEL, marchand fleuriste, place des Célestins, rue St-Louis, no 1, reçoit à l'instant même de nouveaux assortiments de toutes espèces de plantes, et surtout une magnifique collection d'Orangers, Limonadiers, Citronniers, Cédriers, Bouquetiers, Bigaradiers doux de Portugal, Chinois à feuilles de myrte, de toutes tailles, de 1 à 5 pieds, de bonne force, à deux greffes de deux ans, de première fraîcheur; Jasmins d'Espagne, d'Arabie et des Açores; Multiflores, Mogoris, Tubéreuses doubles et quadruples, Amaryllis, Camélias, Magnolias, Azalées, Rosiers, Palmiers, Arbres fruitiers et résineux, Mûriers, et un nombre infini d'autres végétaux dont le détail serait trop long. Le tout continuera de se vendre à des prix très-moderés. — Des Catalogues seront délivrés gratis au magasin et au Bureau du journal.

TROIS SALONS PROLÉTAIRES.

Galerie de l'Argue, escalier H, à l'entresol, vis-à-vis l'hôtel Caillot.

Le coiffeur CHARLES continue à couper les cheveux pour 25 centimes. Il vient de faire agrandir et décorer son établissement à neuf, à seule fin de ne rien laisser à désirer aux personnes qui voudront bien continuer à l'honorer de leur confiance.

Frisure de double durée, à la papillote, 25 c. — Idem au fer rond, 20 c. — Abonnement à la frisure, six cochées pour 1 fr. — Salon pour la coiffure des dames, 50 c.

Il confectionne les perruques, les toupets et tout ce qui concerne le postiche, et tient toute espèce de parfumerie, à prix fixe.

Papiers de fantaisie pour Étrennes,

DE LA MAISON MARION, DE PARIS.

Se vendent à la Papeterie ROLLIN cousins, rue St-Côme, 5.

A VENDRE.

Les Meubles et Décors du Bal parisien, rue de la Gerbe, 27. — S'y adresser.